

N° 112-113 — 19-26 AOUT 1947

L'ECRAN français

15^F

Paris-Cinéma

★ L'HEBDOMADAIRE INDEPENDANT DU CINEMA ★ L'HEBDOMADAIRE INDEPENDANT DU CINEMA ★



Treize ans après Garbo, voici Vivien LEIGH, héroïne de Tolstoï dans "Anna Karenine" que Julien Duvivier réalise à Londres. (Voir pages 8 et 9)

LE FILM D'ARIANE

« L'alcoolisme est un sport », nous dit Billy Wilder

APRES William Wyler, Jacques Tourneur, Delmer Daves, Orson Welles, Billy Wilder, à son tour, est passé par Paris.

Un cocktail intime fut donné au George V en l'honneur de l'auteur du *Lost Weekend*. On a pu constater que les meilleurs en scène attirent moins de curieux que les stars. Peu de personnalités étaient présentes à l'exception de MM. Fourré-Cormery, René Clément, Roger Pigaut et Le Minotaure. Un verre de dry à la main et le sourire aux lèvres Billy Wilder confia ses projets en excellent français, (Wilder tourna à Paris en 1934 *Mauvaise graine* avec Danielle Darrieux).

Je pars demain pour Berlin où je vais tourner quelques scènes de « A Foreign Affair », une comédie dont les vedettes, à Hollywood, seront Jean Arthur, John Lund, et peut-être Marlene Dietrich. Mais je ne tournerai à Berlin qu'avec des doublures et seulement des « back-grounds ». Gregg Toland sera mon chef-opérateur : il ne viendra pas en Europe. J'aime changer de genre et tourner selon ma fantaisie. Après avoir réalisé « The lost week-end », j'ai fait une opérette « The emperor's waltz » avec Joan Fontaine et Bing Crosby.

Wilder considère Wyler comme le plus grand metteur en scène du monde et *Best years of our lives* comme le plus beau film qu'il ait vu. Il préfère *Assurance sur la mort* à *The lost week-end*. Il aime Marcel Pagnol, *Sciuscia* et *Les enfants du paradis*.

Il assure que les Français ne peuvent pas comprendre l'alcoolisme. « C'est un sport, pour nous autres, Américains » dit-il. Wilder a placé ses Oscars au milieu de sa chambre à coucher.

Croisière vers l'inconnu

Le yacht blanc du comte de Fossigny que Marcel Carné avait fait venir de Cannes pour les prises de vues de *La Fleur de l'Age* vient de quitter Belle-Ile. Comme le film est arrêté, une autre production a fait l'acquisition du bâtiment. Cette fois-ci, il ne crociera plus le long des côtes bretonnes, mais en Méditerranée, au large de Nice, pour les extérieurs de *Croisière vers l'inconnu*. Le chef-opérateur Montazel fera, avec ce film, ses débuts de metteur en scène;

A partir du 2 Septembre

L'ÉCRAN français reprend sa parution hebdomadaire régulière.

En raison des réductions des attributions de papier pendant les mois d'été, réductions qui nous avaient amenés à jumeler la parution de nos numéros 108-109, 110-111, nous numéros 112-113 paraissent pour la dernière fois, cette semaine, sous cette forme provisoire.

Notre prochain numéro (n° 114) sera mis en vente le 2 septembre et nos numéros suivants se succéderont chaque semaine selon le rythme habituel.

il a pris comme opérateur Agostini, et comme vedettes Pierre Brasseur, Claude Dauphin et Sophie Desmarets.

Le voyage du yacht fut difficile. On a dû tout d'abord le mettre en cale sèche à Lorient, pour réparer une grave avarie due, dit-on, à ce que Carné — impatienté par l'équipage — avait voulu faire la manœuvre tout seul. A peine reparti, le bâtiment brisa une hélice au large de La Rochelle. « Il va nous porter malchance », se lamentent les collaborateurs de Montazel qui attendent le yacht à Nice où il doit être repeint en noir. Mais le yacht a quinze jours de retard ; il vient seulement de dépasser Gibraltar.

« Parlant arabe » à Barbès-Rochechouart

C'EST un tout petit cinéma aux fauteuils poussiéreux, non loin du métro aérien de Barbès-Rochechouart que Trauner a reconstitué dans *Les Portes de la Nuit*. Chaque soir, depuis une semaine, s'y presse une foule exotique qui parle arabe. Marocains crépus, Algériens en tarbouche, Égyptiens nostalgiques, viennent à entendre leur langue natale. On y passe, en effet, un film égyptien, *Gahzara*, le premier que Paris ait pu voir. Ces spectateurs inhabituels viennent écouter les mélodies traînantes et arithmiques dont ils sont friands, et qui abondent dans tout film égyptien qui se respecte. Et pendant la projection, ils réagissent bruyamment : ils rient, applaudissent, accompagnent la chanteuse, acclament la vedette Youssef Wahby qui joue dans le monde musulman d'un prestige considérable. A noter tout particulièrement les réflexes enthousiastes suscités par une danse du ventre qui ferait évanouir Mme Marthe Richard.

Sommes-nous vraiment au siècle de la vitesse ?

PIERRE BILLON poursuit la réalisation de *Ruy Blas*, adapté par Jean Cocteau. On sait que Danielle Darrieux y sera la reine d'Espagne, Marcel Herrand don Salluste et que le personnage de Ruy Blas sera interprété par Jean Marais.

Le 8 novembre 1838, le drame de Victor Hugo, qui affrontait le public pour la première fois, avait comme interprètes Frédéric Lemaître dans Ruy Blas et Louise Daudoin dans dona Maria. Sarah Bernhardt devait reprendre le rôle en 1872 à l'Odéon.

Alors que le film exigera, après bien des semaines de préparation, plusieurs mois de réalisation, Victor Hugo avait, lui, écrit la pièce tambour battant.

Le premier acte, commencé le 8 juillet 1838, était terminé le 14. Le 16 juillet, Victor Hugo abordait le deuxième acte et l'achevait le 22. Les 3^e, 4^e et 5^e actes lui prirent respectivement 8, 5 et 3 jours. En tout 28 jours !

En combien de temps, Victor Hugo metteur en scène tournerait-il son film aujourd'hui ?

(Lire p. 4 la suite de Film d'Ariane.)

A propos des "frères Bouquiquant" RÉFLEXIONS

sur le métier de scénariste

par Roger VAILLAND

LES Frères Bouquiquant n'est pas le meilleur roman de Jean Prévost. Plutôt lent, pas du tout dans sa manière qui est vive et alerte. Je préfère beaucoup d'autres choses de lui, en particulier ses études sur Stendhal.

En fait, je n'étais jamais parvenu à m'intéresser vraiment à ces deux frères Bouquiquant. C'est peut-être que l'amour paternel joue le rôle principal dans leurs débats. Les mômes au berceau m'ennuient et je les trouve laids. Je n'étais jamais arrivé à comprendre pourquoi le héros se donnait tant de mal pour conserver pour lui, pour lui tout seul, un affreux « moujingue ». Sentiment personnel. Mais les goûts personnels interviennent légitimement dans le plaisir de la lecture.

Rien ne me prédestinait donc à écrire le scénario et les dialogues du film qu'on allait tirer des *Frères Bouquiquant*. Je m'y suis mis, parce que Daquin, avec qui je préparais un autre film (qui n'est pas encore tourné), me l'a demandé.

LOUIS DAQUIN n'est pas du tout ce qu'on croit ni ce qu'il se croit.

On le croit gueulard, costaud, ambitieux, c'est à cause de son grand corps. Il est timide, sensible, secret, avec de grands élans d'enthousiasme qui le font soudain rougir, et des crises d'anxiété qui lui mettent les larmes aux yeux. Fidèle en amitié et en amour. Et si se laissait aller, très romantique anglais, sur une barque au clair de lune sur le lac d'Annecy, au pied des herres de Talloire.

Il croit avoir le sentiment paternel très développé, et il déplore gravement de ne pas avoir d'enfant. C'est même pour cela qu'il a voulu tourner *Les Frères Bouquiquant*. La vérité est qu'il aime beaucoup les enfants, la preuve : *Nous les gosses*. Mais s'il les aime, ce n'est pas du tout comme un père, c'est parce qu'il est très près d'eux. Il les comprend bien, parce qu'il est lui-même un enfant.

Il a en particulier des enfants la volonté de réalisme. Quand il fait un film, il veut que ce soit comme c'est dans la vie, sans coquetterie, sans truquage, sans mots d'auteur, sans photographie d'art, sans la main qu'on reconnaît bien du grand metteur en scène. Comme un enfant qui s'applique à dessiner de vraies vaches regardant passer un vrai train. Mais voilà, le dessin de l'enfant devient un poème, le film de Daquin aussi, c'est parce que ce sont des enfants. Daquin, c'est l'enfant-poète.



(Photos PAVIOT.)

Quand Daquin met en scène une noce, il fait tout ce qu'il faut pour que ce soit une vraie noce, comme dans les bois de Saint-Cucufa, et rien qu'une noce. Le douanier Rousseau aussi n'avait voulu faire sa noce que ressemblante. Daquin, c'est le douanier Rousseau du cinéma.

Aventure : un événement dans lequel un homme s'engage à fond, sans être capable de prévoir les conséquences qui en résulteront, pour lui ou pour les autres.

Imaginez que les procédés du cinéma soient appliqués à la sculpture. Le rôle du scénariste serait de faire le squelette en fil de fer destiné à supporter la glaise. Un autre découpe la glaise, un autre la taille, un troisième la sculpte, un quatrième creuse les fossettes pour le sourire de rigueur, un cinquième moule le plâtre, un sixième coule le bronze, etc. Au dernier moment on fait appel à un treizième ; il est peintre ; c'est que le marchand a estimé que pour séduire les acheteurs, qui sont souvent de vieux messieurs, il faut mettre un peu de rouge sur les lèvres de la statue.

Le scénariste avait bâti le squelette d'un cheval. On lui présente le modèle achevé. C'est la tête, rien que la tête, de Vénus Pandémon, vous savez bien, celle qui a de grosses fesses. Mais avec de la chance, il arrive que ce soit le buste de Vénus Anadyomène, vous savez, celle qui a une si belle gorge. La vertu du scénariste, c'est l'abnégation.

J'ai eu de la chance.

Quand j'ai vu *Les Frères Bouquiquant*, six mois après avoir écrit le scénario et les dialogues, j'ai vu un bon film. Je veux dire, un événement qui se déroule inexorablement, rien à changer, c'est comme ça, on est pris dedans. Et puis, ce singulier réalisme poétique malgré lui. « Tu es surréaliste », ai-je dit à Daquin. Il a protesté furieusement, il déteste cela. Mais le vrai surréalisme s'ignore toujours.

Il était aussi arrivé que mon squelette de cheval s'était couvert de vraie viande de cheval. Il y a des miracles au cinéma.

Mais je ne crois pas au miracle. Ce n'est certainement pas un hasard si, malgré les conditions de la production cinématographique (le rouge qu'exige le marchand sur les lèvres de la statue, etc.) *Les Frères Bouquiquant* n'est pas seulement un bon film, mais aussi un film honnête. Et plein de signification. Je sais les combats qu'a menés Daquin. L'enfant-poète est aussi un homme de courage.



Après la noce : Madeleine Robinson, Albert Préjean.



VOULEZ-VOUS ÊTRE MEMBRE DU JURY AU FESTIVAL DE CANNES ?

CANNES et l'ÉCRAN français vous offrent

un séjour gratuit du 11 au 27 septembre 1947 PARTICIPEZ A NOTRE CONCOURS



Ce concours est ouvert à tous nos lecteurs et lectrices âgés de vingt et un ans au moins et de nationalité française : conditions rendues obligatoires par le règlement même du Festival de Cannes, dont le jury doit être composé exclusivement de jurés français et majeurs.

Le lauréat, qui sera membre du jury permanent du Festival aux côtés des personnalités les plus représentatives du cinéma français, sera l'invité de l'Écran Français et de la Ville de Cannes, du 11 au 27 septembre : tous ses frais de voyage et de séjour seront intégralement payés. Les candidats doivent donc avoir la faculté de se rendre libres de toute occupation professionnelle pendant cette période, afin de pouvoir assister à chacune des projections de films présentés au Festival de Cannes.

Pour participer à ce concours, il vous suffira de répondre aux questions posées ci-après et de nous faire parvenir vos réponses, sous la mention « L'ÉCRAN FRANÇAIS, concours Festival de Cannes », avant le 25 août à minuit, le timbre de la poste faisant foi de la date d'expédition. Vous voudrez bien indiquer dans votre réponse les renseignements suivants : nom, prénoms, date de naissance, nationalité, adresse et profession, et certifier qu'il vous sera effectivement possible d'être présent à Cannes du 11 au 27 septembre.

ATTENTION. — Le concours étant strictement réservé à nos lecteurs, il leur est demandé de joindre à leur réponse le bon-concours qu'ils trouveront dans ce numéro, page 14.

Le classement des réponses sera effectué par un jury composé de vedettes et de critiques de cinéma dont la liste, en raison des fêtes du 15 août, n'a pu être encore établie définitivement. Toutefois, nous pouvons annoncer, d'ores et déjà, la présence effective de :

Parmi les vedettes : Mlle Madeleine SOLOGNE, MM. Paul MEURISSE, Raymond ROULEAU. Parmi les critiques : Mlle France ROCHE, MM. Georges ALTMAN, François CHALAIS, Nino FRANK, Denis MARION, Jean VIDAL.

QUESTIONS

1° Nous vous soumettons ci-dessous une liste de dix-huit films (neuf français, neuf étrangers). Vous aurez à indiquer ceux de ces films que vous avez vus en les classant par ordre de préférence et en leur donnant une note de 0 à 20.

FILMS FRANÇAIS
La Bataille du rail.
La Belle et la Bête.
La Cage aux rossignols.
Copie conforme.
Les Enfants du Paradis.
Farrebique.
Le Père Tranquille.
Le Silence est d'or.
La Symphonie pastorale.

FILMS AMÉRICAINS
Assurance sur la mort.
Citizen Kane.
Lost week end.
La Poursuite infernale.

FILMS ANGLAIS
Au cœur de la nuit.
Brève Rencontre.

FILM DE L'U.R.S.S.
L'Arc-en-ciel.

FILM ITALIEN
Rome ville ouverte.

FILM SUISSE
Dernière chance.

2° Dans le cas où vous feriez partie du jury d'un festival, veuillez nous indiquer auquel de ces films vous auriez décerné :

- Le Grand Prix du Festival.
- Le Prix de la meilleure réalisation, et à quelles vedettes vous auriez attribué :
- Le Prix de la meilleure interprétation masculine.
- Le Prix de la meilleure interprétation féminine, en donnant, pour chacune de vos réponses, les raisons qui l'ont motivée.

Vous êtes priés, en tout état de cause, de ne pas adresser un texte d'une longueur supérieure à la valeur de deux pages dactylographiées.



ANNABELLA QUI, DANS « LILY », EST ACROBATE, MONTE A L'ECHELLE APRES AVOIR SALUE LE PUBLIC. MAIS ELLE SERA DOUBLEE POUR LE PLONGEUR DE LA MORT.

(Photos R. COURTOT.)

Annabella monte à l'échelle et Ledoux fait des cabrioles mais parce qu'il est triste, "Lily" finira mal

DEPUIS le 1^{er} avril dernier, Annabella était revenue à Paris qu'elle avait quitté en 1945 après avoir joué *Blythe Spirit*, la pièce de Noël Coward, au théâtre de la Madeleine. Mais elle n'avait plus tourné dans un studio parisien depuis *Hôtel du Nord*, de Carné, en 1938. Cette longue interruption de neuf ans vient de prendre fin avec le premier tour de manivelle de *Lily*, que réalise actuellement Georges Lampin.

C'est Charles Spaak qui a écrit le scénario de ce film — dont le titre provisoire sera sans doute changé — un drame dans les milieux du cirque. Mais, contrairement aux *Gens du voyage*, *Lily* n'a pas pour ambition de dépeindre la vie des clowns et des acrobates ; c'est une tragédie qui se passe en marge de la piste et à laquelle le cirque n'ajoute que son pittoresque indéniable.

Les prises de vues ont donc débuté au cirque d'Hiver avec les deux principaux interprètes, Annabella et Fernand Ledoux, la première vêtue du petit maillot noir collant et le second grimpé en clown d'une façon saisissante par Fratellini lui-même. Au centre de ce plateau improvisé, était posé un minuscule petit bassin rempli d'eau ; et, au-dessus, à une vingtaine de mètres du sol, une interminable échelle de corde était suspendue à l'intention d'Annabella. Car le scénario la veut acrobate ; elle effectue tous les soirs le plongeon de la mort dans la cuve. Il va sans dire que pour sauter, Annabella a pris une doublure parce qu'elle tient à la vie. Mais le metteur en scène ne lui fait pas grâce de l'escalade de l'échelle, dont elle redescend en cla-

quant légèrement des dents et en frottant ses paumes pleines d'ampoules : « Ce qu'il faut faire pour gagner son biteck ! » répète-t-elle à la fois apitoyée sur elle-même et fière de son exploit.

Ledoux, bariolé de rouge, de noir et de blanc, se plaint de bosses et de douleurs violentes depuis qu'on lui casse force bouteilles sur la tête et qu'on l'oblige à faire des cabrioles. Son personnage est celui d'un clown triste et qui donne à réfléchir. D'après le scénario, son arrivée dans le cirque, où il est garçon de piste après avoir abandonné son ancienne existence, bouleverse ses camarades et inspire à tous un désir d'évasion. C'est à cause de son influence que le film finira mal.

Monique SENEZ.



LEDoux A POUR PARTENAIRE UN « AUGUSTE » VÉRITABLE.

Pierre CHENAL prend le train pour "CLOCHEMERLE"

En compagnie de Justine Putet, d'Adèle Toumignon, de l'instituteur Tafardel, du pharmacien Poilphard et des autres héros du roman de Gabriel CHEVALLIER

B IEN entendu, pour parler de *Clochemerle*, il eût été convenable d'être a tablés d'avant quelques pots de Beaujolais. Mais comme la conversation a lieu au Fouquet's et que le pot de Beaujolais n'est pas une consommation très habituelle en cet endroit, nous nous contentons de whiskies and soda. Ce qui, à quelques nuances près, produit sur nos humeurs un effet identique.

Il y a certes loin de Crime et Châtiment, de l'Affaire Lafargue ou du Dernier Tournant à *Clochemerle*. Mais Pierre Chenal, qui vient de faire l'adaptation du célèbre roman de Gabriel Chevallier et va en entreprendre ces jours-ci la mise en scène, n'explique :

« Cela vous étonne sans doute que je m'attaque à un film comique. Mais j'ai déjà réalisé une histoire humoristique en Argentine. Et voici plusieurs années que j'ai été intéressé par la possibilité de traduire à l'écran la fantaisie, la verve toute rabelaisienne de ce livre hilarant. A l'origine de ce *Clochemerle* cinématographique, il y a aussi le fait assez drôle d'un pari : j'ai voulu prouver au producteur qu'on pouvait réussir un film sans vedettes. Et précisément, avec sa multitude de personnages, *Clochemerle* est par excellence un sujet antivedettes. Construire le scénario autour du talent et des charmes de mademoiselle X ou Y aurait été courir à l'échec... »

Et Pierre Laroche — dont l'imagination spirituelle a été mise à contribution pour les dialogues — de murmurer sarcastiquement le nom d'une illustre vedette-scénariste. (Mais il me prie de ne pas consigner ce nom sur mon carnet).

Avec la vague de morale qui déferle sur le cinéma français ne craignez-vous pas que la verdeur de *Clochemerle* n'éprouve certaines pudeurs chatouilleuses ?

Laroche marque s'étranglant en devant son whisky :

« Ni Chenal ni moi, explose-t-il, n'avons jamais commis de films pornographiques ! Et nous n'avons pas envie de commencer. Bien entendu, ce qui est accepté dans un livre ne peut pas toujours être reproduit intégralement dans un haut-parleur s'adressant à une multitude de spectateurs. Nous avons été amenés à étudier la... « précision » de quelques expressions du roman. Par exemple, nous nous abstenons de nommer certains... organes virils dont Chevallier fait souvent état, non sans saveur du reste. »

Justine Putet portera un corset et un chapeau à plumes

Pierre Chenal complète : « La censure, à qui notre projet avait mis la puce à l'oreille et qui a demandé à examiner l'adaptation, s'est d'ailleurs avouée absolument rassurée. Cela ne veut pas dire que nous allons supprimer les tableaux assez lestés qui foisonnent dans *Clochemerle*. Mais nous... suggérerons quand nous ne pourrions pas montrer. Suggérer... »

n'est-ce pas l'essence même du métier de cinéaste ? L'inauguration de l'urne noire demeurera un des morceaux capitales, mais ce pittoresque éduqué ne sera pas le principal leitmotiv du film. Pouvons-nous prétendre à photographier l'entrée à l'église de Justine Putet dans l'appareil de la plus stricte nudité ? Alors, nous avons résolu le problème — et la cocasserie ne sera pas moins grande — en l'affublant d'un corset et d'un chapeau à plumes ! — Comment Gabriel Chevallier a-t-il accueilli votre projet ?

« Nous avons obtenu son accord par téléphone. Et nous avons commencé à discuter ensemble de l'adaptation en propre pays beaujolais, non sans force séjours dans les caves qui sont là-bas les véritables salons où l'on parle. Il a trouvé la transposition très « astucieusement conçue ». Je dois dire qu'il y a largement collaboré. Il est même venu spécialement à Paris pour cela. Une grande part des dialogues a été empruntée directement au roman et Gabriel Chevallier en assurera d'ailleurs la signature avec Pierre Laroche. »

« Je n'ai eu en quelque sorte qu'à composer des dialogues... additionnels, précise Laroche, dont je tiens ici à témoigner objectivement de la modestie. »

« Etant donné la densité de l'action du livre, n'avez-vous pas été contraints d'élaguer certains épisodes ? »

« Nous avons éliminé, indique Chenal, tout ce qui n'était pas indispensable au développement de l'intrigue clochemerleuse : les rappels du passé, les amours du père et du fils Girodot avec la courtisane lyonnaise Dady, la mort graveleuse du sénateur Louche. Mais on retrouvera intégralement les plus truculentes scènes se déroulant au village : depuis celle de la pissotière jusqu'à l'homérique bagarre entre les Clochemerliens et les militaires. Au début, un commentateur présentera tous les personnages. »

Une distribution aussi nombreuse qu'« homogène »

« Pour bien arriver à « rendre » l'esprit du livre, le choix des acteurs... »

« La réunion d'une distribution dont l'ampleur n'enlevait rien à l'« homogénéité » a été un fameux travail. »

« Saturnin Fabre était naturellement désigné par son physique et sa façon de incarner l'ancien ministre Alexandre Boudillat. Quant à la maigre et dévote Justine Putet, qui saurait mieux l'être que Marimittienne ? Simone Michels, une jeune actrice qui a commencé par être institutrice (l'enseignement, lui aussi, mène à tout), prêter un sex-appeal et un talent dont vous me direz des nouvelles, à Judith Toumignon, la baréchante des Galeries Beaujolaises, qui cocuffera le complaisant Demaigès. Quant à sa rivale, l'opulente cabaretière Adèle Torbayon, elle n'est pas encore engagée, mais nous savons déjà que son époux sera Max Dalban. Georges Oudart sera l'épicurien curé Pannonse qui reçoit l'absolution pour ses péchés par voie télégraphique. Armandet était l'homme rêvé pour incarner l'instituteur Tafardel. Max Palenc témoignera des ardeurs galantes du greffier Foncinagme et Raymond Cordy fera la tournée du facteur Beausoleil. Gaston Modot sera le pharmacien Poilphard. Mais j'ai bien peur que vous ne puissiez les nommer tous dans votre article. »

« Marquet dessinera les décors et notre opérateur sera Robert Lefèvre. »

« Avec leur aide, conclut Pierre Chenal, tandis que couverts d'une transpiration caniculaire, nous faisons un sort à notre deuxième whisky, nous espérons trouver un « style Clochemerle », un style à la fois rabelaisien et léger, dépourvu surtout de vulgarité, où la fantaisie se mêlera à un goût du terroir. »

« Cela va être une entreprise difficile, mais nous l'aborderons avec enthousiasme. »

Raymond BARKAN.



C'EST A TRAVERS LES EXTRAORDINAIRES DESSINS DE DUBOUT, QUI ILLUSTRENT L'ÉDITION DE LUXE DE « CLOCHEMERLE », QUE PIERRE CHENAL A CONÇU LES PERSONNAGES DE SON FILM. LES FIGURES QUE NOUS REPRODUISONS SONT EXTRAITES DE CET OUVRAGE RÉGÈMENT PARU AUX ÉDITIONS FLAMMARION.

Les personnages de « CLOCHEMERLE » vus par Dubout. De haut en bas : La vieille fille, Justine Putet, Le pharmacien Poilphard, La tumultueuse Judith Toumignon, son époux et le greffier Foncinagme.



TOLSTOÏ SHAKESPEARE OSCAR WILDE

se sont donnés rendez-vous dans les studios de Londres

HAMLET PREND QUINZE JOURS DE VACANCES

Depuis quatre mois, sir Laurence Olivier incarne et réalise « Hamlet ». Mais le célèbre comédien a arrêté les prises de vues pendant quinze jours pour pouvoir prendre des vacances. Le tournage reprendra le 1^{er} septembre et durera encore deux mois. Laurence Olivier opère dans le plus grand secret. Personne n'est admis sur le plateau à l'exception de l'équipe du film. « Hamlet » coûtera 240 millions de francs et durera

deux heures et demie, alors que la tragédie de Shakespeare durerait presque quatre heures. C'est Laurence Olivier lui-même et Alan Dent — shakespeareien qui collabora déjà à l'« Henry V » de Laurence Olivier — qui ont choisi les coupures dans le texte. Jean Simmons, qui incarne Ophélie, n'a jamais vu la pièce au théâtre. Olivier, qui ne veut pas porter perruque, s'est fait teindre les cheveux en blanc.



VIVIEN LEIGH SE SUICIDERA A MOSCOU EN 1875

Julien Duvivier tourne, à Londres, depuis deux mois la troisième version cinématographique d'« Anna Karénine », d'après Tolstoï. Vivien Leigh sera Anna Karénine n° 3. Elle n'a pas vu les deux films où Greta Garbo incarnait la célèbre héroïne romantique au destin si tragique. Le scénario du film a été écrit par Jean Anouilh, Julien Duvivier et Guy Morgan. Le chef opérateur est un Français, Henri Alekan, et le décorateur Andrejeff. Seuls les interprètes du film sont Anglais : Vivien Leigh (ci-dessus), Ralph Richardson et Sally Ann Howes. A quoi pense Julien Duvivier ? Est-ce à la quatrième version d'« Anna Karénine », version que prépare, en Italie, Carmine Gallone ?

PAULETTE GODDARD AVENTURIÈRE 1890

Alexandre Korda vient de terminer ces jours-ci la réalisation en technicolor d'« An Ideal Husband », d'après la nouvelle d'Oscar Wilde. A cette occasion, Paulette Goddard (ci-dessus) est venue de Hollywood pour incarner Mrs. Cheveley, une aventurière qui devient la reine de Londres en 1890 et scandalise les respectables Londoniens. Ses partenaires sont Michael Wilding, Diana Winyard, Glynis Johns et sir Aubrey Smith. Le chef-opérateur français Georges Perinal fait partie de l'équipe. De gauche à droite : Alexandre Korda, Phil Brandon, producteur associé, et Cecil Beaton, costumier, sur le plateau.



LE CINÉMA ? PLUS QU'UN ART...

diction qui existe entre ses propres espérances, ses propres vœux, ses propres ambitions en matière de création artistique au cinéma, et les constatations de fait qu'un esprit lucide ne peut pas ne pas faire.

Le cinéma dispose d'une puissance de conviction jamais encore égalée dans l'histoire des arts. Il dispose aussi d'une audience, d'un public, comme aucun autre art ne peut seulement en rêver. Pour des millions d'hommes le cinéma est comme une nouvelle expérience de leurs propres sens. Il marie les formes les plus riches et les plus complexes du monde des images avec les plus riches et les plus

par
Jean GREMILLON

complexes du monde des sons. Ses combinaisons rythmiques sont infinies, ses ressources presque inépuisables ; son langage, actuellement prisonnier des formes et des contraintes du récit dramatique, peut être d'une vigueur démonstrative incomparable. Il est tout à la fois ou pourrait être placé dans l'espace comme l'art de l'architecte ou du musicien. Rhétorique ou démonstratif comme un manuel, il agit simultanément sur des millions d'hommes en s'adressant pourtant à chacun comme s'il était seul. Il ne connaît ni les frontières, ni souvent les langues ; on ne pourrait inventer un instrument de connaissance et de culture plus souple et convaincant, ni rêver d'un art plus complet.

Pourtant son chemin se sépare des autres arts en ceci qu'il est écrasé presque sans espoir de soulagement sous les poids de moyens matériels sans lesquels il est exactement inconcevable.

Produire beaucoup pour produire bon...

ON attribue souvent aux arts et aux lettres un rôle important dans l'éducation d'une culture humaine. On dit que les arts et les lettres sont le meilleur et l'unique moyen de mettre en contact les cultures nationales, et le meilleur et l'unique véhicule des mouvements d'idées.

Dans ses périodes de l'exercice normal, le cinéma déjà peut difficilement supporter la comparaison sur ce terrain. Une crise à l'échelle mondiale exacerbe encore ses contradictions internes.

On parle d'échanges entre nations. Ceci suppose au moins que chaque nation puisse créer son art propre cinématographique, sa propre tradition.

Pourtant on comprend sans peine que l'existence, la force, le prestige d'un cinéma ne dépend pas seulement des aptitudes de son peuple à la création cinématographique, mais aussi, et presque surtout, des débouchés commerciaux de son industrie du cinéma. On ne peut produire de bons films sans produire beaucoup de films. Pour produire beaucoup de films, il faut en avoir l'emploi. La confection de grands films suppose d'une façon absolue la réunion de moyens matériels considérables. Ces moyens ne dépendent pas de l'inspiration, ils dépendent d'un budget.

A supposer même que des cinémas nationaux puissent croître et prospérer, comment seraient-ils connus hors de chez eux ? Les marchés extérieurs sont l'enjeu de batailles féroces. Les films de pays gros producteurs déjà amortis chez eux battent les films des petits pays producteurs dans la course des tarifs. Chacun, qui a quelque idée de la production des films, sait que moins on fait de films, plus cela coûte cher. Un film tchèque, suédois, français, italien n'aura jamais à sa disposition des moyens comparables à ceux rassemblés aux U.S.A.

L'existence même de ces cinémas nationaux est menacée, chez eux par l'appétit de puissants voisins. Un accord franco-américain a été signé au printemps de 1946. Une marée de films américains qui nous ont semblé de qualité médiocre — sans doute parce que nous en attendions trop — a envahi les écrans français, et le cinéma français traverse une des plus graves crises de son existence.

On parle de mouvement d'idées, d'instrument de connaissance. A quelques exceptions près — le cinéma italien de 1945-1947, notre *Bataille du Rail*, les films d'Orson Welles, les *Raisins de la colère* de John Ford, d'admirables films du monde en guerre, russes, américains, anglais — à part cela, le cinéma a failli à sa tâche. Le cinéma américain inonde le monde de ses *Gilda*. Tout se passe comme si les

préoccupations essentielles, vitales, des hommes de ce temps ne pouvaient que par exception se manifester au travers du cinéma.

A la conquête de la liberté

Pourtant, ça et là, quelques indications naissent ou persistent qu'il n'est peut-être pas absurde d'accorder encore le plus large crédit à l'art du film. En Pologne, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie, s'organisent les bases d'une expression cinématographique libérée des entraves du profit, et simultanément s'y développent cinémathèques, clubs, séances de cinéma d'enseignement ; le cinéma entre dans les écoles, non pour être instrument d'études, mais objet d'études. Le cinéma italien nous donne de plus en plus quelques images parmi les plus bouleversantes.

Des hommes de cinéma de tous pays confrontent leurs problèmes. A Cannes, l'an dernier, sur l'initiative du Syndicat des Techniciens français, s'est créé un comité international des techniciens et ouvriers du cinéma, qui a déjà manifesté son activité par une action de solidarité pour les grévistes du cinéma américain. Des fédérations internationales d'archives du film, de ciné-clubs existent. L'idée que le cinéma ne peut servir la culture humaine sans conquérir sa propre liberté se fait jour.

Solutions françaises

EN France, pays des producteurs indépendants, qui firent à peu près tout ce que le cinéma français a produit de valable, le cinéma traverse une crise grave. Au nom de la liberté du commerce le cinéma américain abat ou menace le cinéma français. Des concentrations puissantes s'amorcent : fusion Pathé-Gaumont sous l'égide de groupes étrangers. L'exemple américain démontre abondamment quelles sont les conséquences de l'étouffement de la production indépendante.

En face de ces dangers que font courir à la culture française ces manœuvres, s'organise la riposte. Les biens allemands en France vont servir de fonds de secours pour les producteurs indépendants. L'Etat a créé un centre national où se rencontrent à égalité salariés et créateurs d'une part, producteurs de l'autre. Des tentatives de production en coopérative se développent, un institut contrôlé par l'Etat se charge enfin depuis trois années de la formation des futurs techniciens.

La volonté de faire du cinéma un instrument de connaissance gagne du terrain. Des ennemis subsistent, naturellement, et pas toujours à visage découvert. Une centrale catholique du cinéma, prodigue d'assurances « culturelles », ne cache pas son désir de contrôler la production et la diffusion des films. La « cote morale » sert déjà de freins à des producteurs, des distributeurs, des exploitants dont l'audace et le courage n'ont cependant pas besoin d'être tempérés.

Le meilleur sera-t-il assez bon ?

MAIS aussi bien en dehors même des solutions qu'une transformation ou un aménagement des bases économiques de la création cinématographique, en dehors des contacts entre techniciens et réalisateurs de tous les pays, en dehors des échanges d'archives, de films ayant un contenu humain, il n'y aurait aucun espoir de voir le cinéma se mettre au service de la culture humaine, s'il ne se décide à être de son temps, s'il ne donne des problèmes, des conflits et des hommes de son temps, un reflet valable.

C'est un leurre que de fuir la réalité ambiante, ou renverser le sablier pour se donner l'illusion que le temps lui aussi se renverse.

Comprendre et faire voir les rapports sociaux réels de son temps, mettre à nu les contradictions internes des régimes imposés ou subis, voici une plate-forme de départ pour ceux qui demain devront porter témoignage d'un temps dont la maturité est proche. Il y a une actualité, une réalité qui nous cernent et exigent de nous le meilleur de nous-mêmes. Le meilleur sera-t-il encore assez bon ? C'est à nous d'y veiller.

FIN.

Les Films de la Semaine

LE MARIAGE DE RAMUNTCHO: Divertissement intéressant en tant que premier grand film français en couleurs.



Scén. et dial. : Pierre Apes-téguy. Réal. : Max de Vaucorbell. Int. : André Dassary, Gaby Sylvia, Frank Villard, Anne Bruslay, Jean Hebey, Maupi, Monique Delavaud, Arsenio Fretagnac, J.-J. Rouff, Mona Dol. Chef-opér. : Raymond Clunie. Chef-opér. du son : Tony Leenhardt. Décors : Roland Berthon. Mus. : Marc Lanjean. Prod. : Films de France, 1946.

Il y a bon nombre d'années déjà, un de mes aînés fut sans doute convié à donner ses impressions sur le premier film parlant français qui s'appelait : je crois, « Les Trois masques ». Je présume qu'avant de s'exécuter, il dut se gratter l'oreille autant que moi avant d'aborder ce compte rendu du « Mariage de Ramuntcho ». Un réflexe stupide et assurément peu équitable consisterait à prendre dès l'abord, un air de grand peintre offensé. Et il devait y avoir probablement peu de grands peintres dans l'assistance étonnamment nombreuse en cette saison qui se pressait l'autre jour au « Rex » pour voir le premier grand film français en couleurs, car les réactions témoignaient, sinon de l'émerveillement, du moins d'une franche admiration à l'égard d'un essai dont la réalisation représente indiscutablement un exploit, compte tenu des difficultés financières et techniques vaincues pour le mener à son terme.

L'anecdote que Max de Vaucorbell a coloré dans « Le Mariage de Ramuntcho » ne vaut guère beaucoup mieux, je pense, que celle qu'André Hugon agrémenta jadis de bruits et de paroles dans « Les Trois masques ». Si les nuances portent la marque du procédé « France-Agafacolor », le scénario se place à coup sûr sous le signe de Dely. Mais les amours de la charmante et coquette Maritche et du contrebandier Ramuntcho, contrecarrés par une sœur revêche, puis favorisés avec générosité par un peintre qui n'a pu réussir à conquérir le cœur de la belle (il fallait sans conteste qu'il y eût un peintre dans le film), ne sont naturellement qu'un alibi. Un alibi qui fournit à l'opérateur l'occasion de filmer sous toutes les couleurs d'authentiques paysages basques et un village dont la savoureuse... couleur locale a été reconstituée dans un studio nigois. Et Dieu sait si la caméra s'évertue à nous persuader que l'histoire n'est qu'une histoire-prétexte, car à tout bout de champ, elle laisse les amants à leurs roucoulements pour se poser sur un coquelicot, un coin de ciel ou un tendre couple d'écureuils.

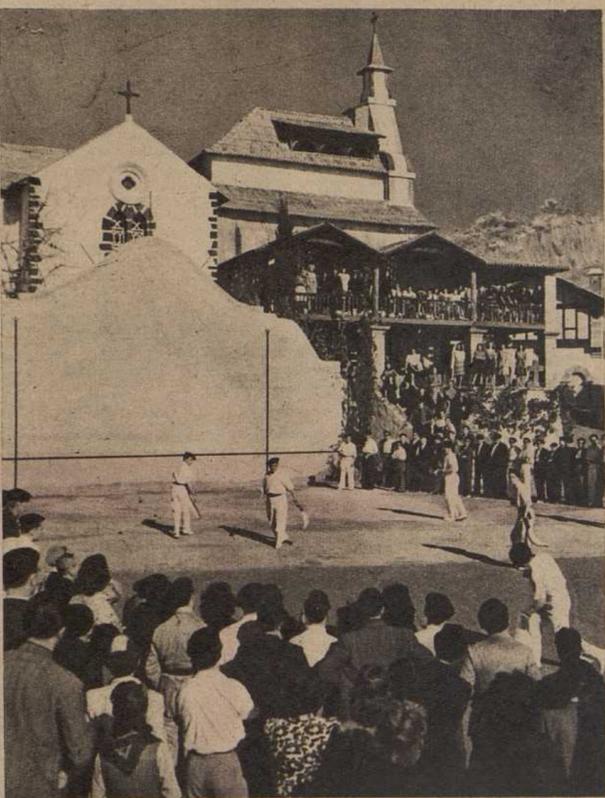
Raymond BARKAN.

Ce qu'il reste du film, en somme, c'est un anodin et agréable divertissement folklorique coupé d'un intermède de contrebande nocturne tragico-comique. Si le henné et le parler de Gaby Sylvia manquent un peu de réalisme rustique, André Dassary — dont les romances pastorales sont, on doit l'avouer, plus suaves que la polychromie — joue son rôle avec l'aisance d'un vrai fils du pays basque. En quittant son Midi pour la Côte d'Eméraude, Maupi n'a rien perdu de sa fonde. Et il y a aussi un bon gros sympathique aubergiste qui vous donne envie d'aller goûter de ses spécialités.

Mais que penser de la véritable vedette du film : la couleur ? Eh ! bien sans vain amour-propre, avouons qu'en matière d'Agafacolor, nous n'égalons pas encore les Russes. Rappelons toutefois que les Russes, eux, disposent de moyens qui n'ont aucune mesure avec les outils de bricoleur dont Max de Vaucorbell a dû faire usage.

La comparaison avec le technicolor est bien moins défavorable. Les fougères basquaises ne sont pas plus agréables à l'œil que les savanes hollywoodiennes. Et si les marines virent un peu trop au violet pour un film qui s'apparente davantage à un terroir qu'à la féerie, les rouges assourdis des gracieuses danses de jeunes gens et de jeunes filles en jupes bouffantes et pantalons chamarrés, de la partie de pelote, du mariage traditionnel avec procession équestre, ravissent le regard avec plus de délicatesse que bien des bariloages effectués sous l'autorité de Mme Nathalie Kalmus. Certes, aux contrastes souvent heurtés, à quelques intérieurs d'un mauve un peu outrancier, au vacillement des nuances marquant parfois le passage d'un plan à un autre, on discerne que les artistes ne sont pas encore absolument maîtres de leur palette. Mais le cinéma français se tire fort honorablement de cette entreprise qui son handicap au départ rendait aussi hasardeuse que compliquée.

Jacques Tati parviendra-t-il, avec son « Jour de fête » en « Thomson-color », à des résultats plus décisifs que Max de Vaucorbell ? Nous le saurons dans quelques mois. Qu'il me soit permis d'avancer, en matière de conclusion, que la littérature française offre à nos essayistes de la couleur une ample variété de fabliaux et de contes remarquablement propices à leurs desseins. Il serait fâcheux que la caméra fût vouée à n'éclairer pour ses premières expériences que d'incolores historiettes.



DES HISTOIRES D'AMOUR ET DE CONTREBANDIERS, UNE PARTIE DE PELOTE AU PAYS BASQUE : « LE MARIAGE DE RAMUNTCHO ».

UN JOUR DANS LA VIE : Un âpre drame de la résistance italienne. (Italien v. o.)



« UN GIORNO NELLA VITA ». Réal. : Alessandro Blasetti. Int. : Elisa Cegani, Mariella Lotti, Elvira Dondini, Dina Salsoli, Marcello Melnati, Amedeo Nazzari, Massimo Girotti. Chef-opér. : Mario Craveri. Prod. : Film Orbis, 1946.

Dès les premières images, on se souvient des Anges du Péché. Comme dans le film de Robert Brasseur, des religieuses proflent leurs cornettes blanches sur les murailles nues d'un couvent. Mais, bien vite, une profonde différence de style s'impose à l'esprit. Dans le film français, le metteur en scène semblait dominé par des préoccupations plastiques. Dans le film italien, la beauté de ces images monacales n'est qu'un élément occasionnel, à peine prémédité, qui a tôt fait d'être supplanté, dans l'esprit du spectateur, par le thème auquel elles introduisent. L'on s'aperçoit que les paroisses arguées du cloître ont la peine de la vie et que la pâleur un peu spectrale des nonnes n'exclut nullement les frémissants les plus terrestres. Et lorsque ce troupeau d'hommes et de femmes chassés par la terreur de l'Allemand reflète anxieusement vers cet impossible asile où des prières et des cantiques montent paisiblement vers Dieu tandis que le monde extérieur s'empilte des cris de souffrance d'un peuple martyrisé, on oublie complètement Les Anges du Péché pour penser à Rome, ville ouverte.

Réserve faite pour une abondance excessive de dialogues qui ralentissent l'action et une légère redondance dans la sentimentalité et le pathétique (la coïncidence mettant face à face le commandant des partisans et une religieuse qu'il a connue avant sa prise de voile, l'insistance un peu appuyée des grimaces de la démente, la pression de main de la supérieure exultante), l'œuvre a été conduite avec une admirable maîtrise.

R. B.



LA MORT D'UN SOLDAT, ALLEMAND BLESSE PAR LES PARTISANS, LA GUERRE DANS UN COUVET ITALIEN : « UN JOUR DANS LA VIE ».

LES conditions présentes de fabrication et de diffusion des films dans cet hémisphère « occidental » (1) font donc qu'on ne peut ni donner aux films un contenu systématiquement culturel, ni consommer les objets-films autrement que de la façon commerciale ; ce qui revient à dire que dans ces conditions le cinéma ne peut être présentement ni un moyen, ni un objet de culture.

L'exercice valable de la création se manifeste par un combat contre les contraintes, par la ruse avec les impératifs, et la seule liberté dont on dispose est purement défensive. Simultanément la forme et les méthodes de présentation des films, la part accordée à la publicité, à l'emploi au meilleur cours des valeurs-vedettes, détournent l'attention des millions de spectateurs d'un éventuel souci artistique ou de connaissance. Il n'est pas d'avantage étonnant que la réflexion sur le cinéma soit donc contaminée par ce caractère de négoce. Un usage bien établi a fait une habitude de la multiplication à des fins publicitaires évidentes, de reportages sur les films en cours de fabrication, le même film ayant été l'objet dans sa période de pittoresque de coulisses d'une ou plusieurs pages, se voyant l'objet d'un compte rendu de quelques lignes lorsqu'il est achevé. De même, la littérature consacrée aux acteurs, et à leurs particularités psycho-physiologiques renforce encore le caractère de marchandise pris par le cinéma dans ces conditions, sans que rien ou presque ne soit fait pour expliciter précisément ce caractère de marchandise.

Le Cinéma instrument de culture ?

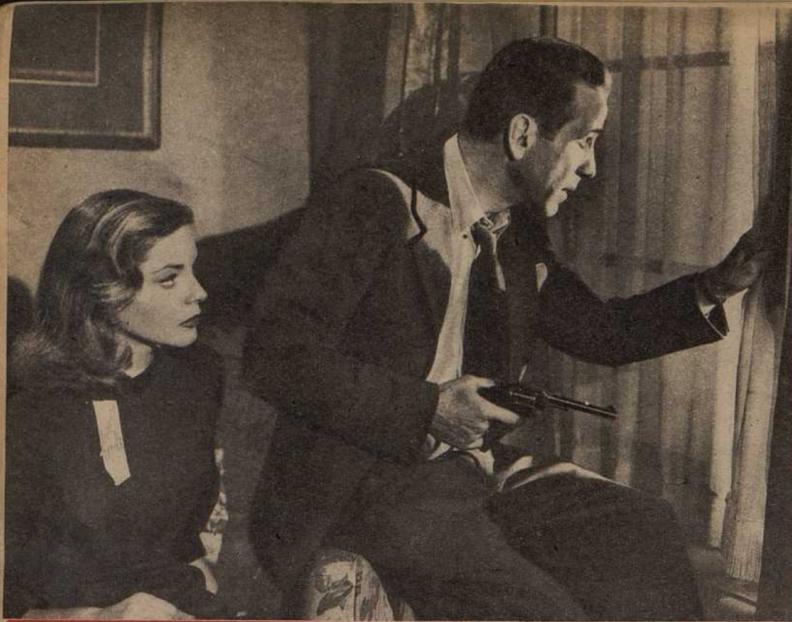
LA question des rapports du cinéma et de la culture humaine s'éclaire donc d'un jour assez particulier.

Le complexe production-consommation que j'ai tenté très sommairement d'analyser est bien évidemment un tout nécessaire. A un état de la production correspond très exactement un état de la distribution et de l'exploitation. Ce complexe ne résulte pas d'une quelconque nature intime ou cachée, d'une vocation particulière. Il est la forme d'existence d'un grand art populaire devenu objet et source de profits, au sein de la structure économique et sociale dans laquelle nous vivons, celle de la décadence et des crises renouvelées du capitalisme.

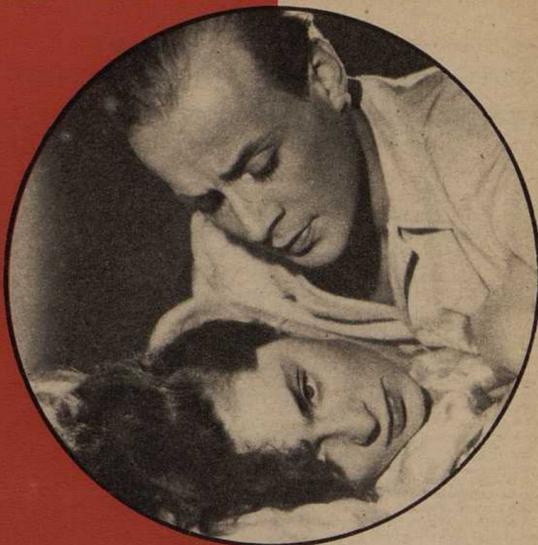
Chacun de ceux qui aiment et ont foi dans le cinéma peut toucher du doigt l'effroyable contra-

(1) Lire le début de cette étude dans notre numéro 11-112 du 5 août 1947.

LES FILMS DE LA SEMAINE (suite)



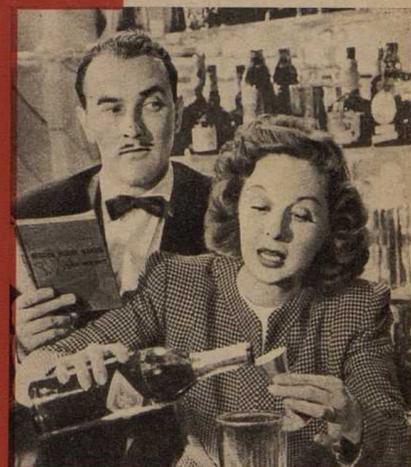
HUMPHREY BOGART, DETECTIVE PRIVE, A ETE ENGAGE POUR PROTEGER LA RICHISSIME JEUNE FILLE LAUREN BACALL : « LE GRAND SOMMEIL ».



LES AMOURS MALHEUREUX D'UN TUBERCULEUX ET D'UNE PIANISTE SERVENT DE THEME AU « JOUR SE MEURT ».

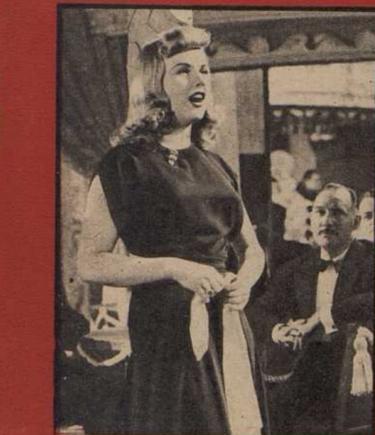


GLENN FORD DIRA TOUTE LA VERITE SUR L'AFFAIRE DU « DEATH WAGON » DANS SON LIVRE « LES AVENTURES DE MARTIN EDEN ».



SUSAN HAYWARD SUIV LES CONSEILS DE LEE BOWMAN ET DU « MANUEL DU PARFAIT BARMAN » : « UNE VIE PERDUE ».

DE RETOUR EN ITALIE, AMEDEO NAZZARI EST DEVENU LE CHEF D'UN GANG ET L'AMANT D'ANNA MAGNANI : « LE BANDIT ».



« DEANNA MENE L'ENQUETE » : ELLE A VU ASSASSINER UN HOMME MAIS CELA NE L'EMPECHE PAS DE CHANTER...



EDWARD ROBINSON, CONTREMAITRE TELEPHONISTE, A EPOUSE MARLENE DIETRICH « L'ENTRAINEUSE FATALE » MAIS LE COUPLE NE SERA PAS HEUREUX, MARLENE AIME GEORGE RAFT.

L'HOMME DE LA NUIT : Rien de nouveau sous la lune. (Français).



Scén. : Sancianne. Réal. : René Jayet. Int. : Albert Préjean, Fernand Fabre, Junie Astor, Francine Bessy, Robert Sella, Dorpe. Chef opér. : Lucas. Prod. : Codo Cinéma, 1946.

C'est un film qui ressemble à la fameuse affaire d'Amber : on ne sait pas par où y entrer. On ne sait pas où en dire du bien, ni par où en dire du mal. On trouve, à la base, une honnête histoire policière, tirée d'ailleurs d'un roman de J.-L. Sancianne, artisan éprouvé de ce genre de construction. L'adaptation en a été réalisée sans éclat, mais sans faiblesse particulière et l'interprétation en a été confiée à des artistes probes, connaissant leur métier et trop consciencieux pour y introduire du génie.

L'affaire se passe dans une campagne rigoureusement anonyme et obstinément située quelque part entre Loire et Garonne. Le meurtre du châtelain tombe à pic pour corser un peu une histoire d'élections municipales qui, décidément, tombait par trop dans le conventionnel. Albert Préjean détective privé, se chargera de débrouiller l'affaire de crime et d'héritage, entre un jeune journaliste naïvement astucieux et une jeune personne sympathique. Une jeune personne sympathique donne beaucoup de mal pour avoir l'air mystérieuse. Bien entendu le coupable n'est ni le traître à lunettes noires, ni le sympathique héritier.

Tout cela tourne bien rond, du début à la fin, à un rythme qui ne nécessite pas du spectateur l'obligation de s'accrocher aux bras de son fauteuil, mais qui ne le plonge pas, non plus, dans la douce somnolence de digestion serine.

Henri ROCHON.

LE JOUR SE MEURT : ...Il est l'heure de faire dodo air connu - (Suédois v. o.)



Réal. : Hasse Eckman. Int. : Hasse Eckman, Viveca Lindfors, Eric Berglund, Stihl Jarrel. Prod. : Tena Film Stockholm.

Je ne suis jamais allé en Suède. Et ce n'est pas ce film qui m'y incitera, malgré mon amour des voyages. Car, à en juger par les personnages que nous y présente, on ne doit pas rigoler souvent dans ce pays-là.

Je sais bien que toute l'histoire se passe dans un sanatorium et que ce n'est pas une ambiance particulièrement réjouissante. Mais le triste peut ne pas être ennuyeux. Ce n'est pas le cas, et malgré le sympathique talent naissant de Viveca Lindfors (elle est bien appétissante, en outre, sur les premières images) on s'ennuie doucement en attendant sa mort. Son partenaire, M. Hasse Ekman, beau jeune homme un peu sinistre, a également dirigé la mise en scène de ce film lent et lourd qui n'a conservé que les défauts de ce cinéma scandinave dont nous avons applaudi Jour de colère. Le chemin du ciel, Ordet, malgré leur rythme ralenti qui nous surprend.

J. N.

L'ENTRAINEUSE FATALE : Que de talent pour en arriver là! (Am. v. o.)



« MANPOWER » Scén. : E. Macaulay et J. Wald. Réal. : Raoul Walsh. Int. : Marlene Dietrich, E.-G. Robinson, George Raft. Opér. : Ernie Haler. Mus. : A. Deutch. Prod. : Warner Bros, 1941.

Comme vous, j'avais vu sur l'affiche les noms de Marlene Dietrich, Edouard Robinson et George Raft. Une véritable concentration d'éléments de choc ! Hélas, le choc, je l'attendais encore. J'ai vu des hommes se battre, sous une pluie diluvienne, des câbles télégraphiques et se faire électrocuter ; j'ai vu une fille légère se transformer en maîtresse de maison et deux ans se battre pour elle. Mais à aucun moment, je n'ai pu prendre cette histoire au sérieux. Il pleuvait trop et l'appartement de l'ouvrier était trop confortable. En un mot, tout sonnait faux.

Les seuls éléments de curiosité de ce film, les voici : pendant cinq minutes, les cils artificiels de Marlene ont deux centimètres de moins que d'habitude (pensez : elle sort de prison !) et George Raft est un brave garçon un peu godiche. Quant à Robinson, il nous sert toute la gamme de ses mimiques un peu sismiques, histoire de nous prouver son grand cœur.

J. N.

LE BANDIT : Ou, du document au roman feuilleton (Italien v. o.)



« IL BANDITO » Scén. et réal. : Alberto Lattuada. Int. : Anna Magnani, Amedeo Nazzari, Carla del Poggio, Carlo Campanini, Eliana Banducci, Mino Dora. Chef-opér. : Aldo Tonli. Mus. : Felice Lattuada. Prod. : Lux Film, 1946.

Cela commence comme un reportage. Des prisonniers rentrent chez eux, tassés dans des wagons à bestiaux. Parmi eux, deux amis. L'un possède une petite sclérose dans la montagne ; il la retrouve ainsi que sa fille tendrement chérie. L'autre, Ernesto, n'a plus ni mère, ni sœur, ni maison. La guerre a tué l'une, perdu l'autre, effondré le toit. Et la bureaucratie est implacable pour les humbles, les pauvres, les affamés. Tandis que prospèrent les hors la loi.

Jusqu'à on est pris, subjugué par la misère, le désarroi et la grisaille de ce pays pantelant et désaxé. Tour à tour les images témoignent, accusent, fouillent les plaies. Impressionnant document sur l'Italie déchirée, vécu en compagnie d'un jeune soldat jeté sans espoir et sans argent sur le pavé bouleversé d'une ville. Pas de

LE GRAND SOMMEIL : Une peinture de mœurs au pistolet. (Américain v. o.)



« THE BIG SLEEP » Scén. : William Faulkner, Leigh Brackett et J. Furthman. Réal. : Howard Hawks. Int. : Humphrey Bogart, Lauren Bacall, John Ridgely, Martha Vickers, Peggy Knudsen, Regis Toomey, Charles Waldron, Dorothy Malone. Prod. : Warner Bros, 1946.

— Votre père est une vieille laque aristocratique imbibée de whisky, votre famille est mêlée à tous les scandales du quartier, et vos mœurs sont douteuses mais, telle que vous êtes, vous me plaisez, dit Humphrey Bogart à Lauren Bacall.

— Ajoutez au tableau que ma sœur est hystérique, que tous ceux qui ont voulu se mêler de mes affaires ont eu des malheurs et que votre sale game de faux poker ne me revient pas. Mais si vous ne sortez de cette histoire sous forme de hachis, on pourra essayer de prendre du bon temps ensemble, répond la charmante enfant.

G...

Sur ce thème idyllique, Hollywood, tout puritanisme refoulé, nous offre un film trépidant, croustillant, graveleux et légèrement inquiétant. L'aventure racontée par W. Faulkner

TRAQUÉE : Une histoire rigoureusement banale. (Américain v. o.)



« FRAMED » Scén. : B. Maddow et J. Patrick. Réalis. : Richard Wallace. Inter. : Glenn Ford, Janis Carter, Barry Sullivan, Edward Buchanan, Karen Morley, Opér. : Burnett Guffey. Prod. : Warner Bros, 1947.

Traquée, Une Vie perdue, en vérité deux films qui, comparés entre eux, constituent un assez bon répertoire des problèmes qui se posent de nos jours au cinéma des Etats-Unis, et permettent presque d'en brosser un tableau d'ensemble. Deux films qui déclinent le cinéma américain. Qu'on me permette donc aujourd'hui, par exception, de sacrifier la critique proprement dite à des vœux plus générales — ou de partir de celle-ci pour atteindre à celles-là.

Traquée est, en somme, un film de la série B. C'est un policier psychologique comme nous en avons vu cent, et dont l'intrigue s'oublie dans les vingt-quatre heures (servante de bar trop belle pour une servante de bar, et qui d'ailleurs même une vie double, banquier dont les affaires sont suspectes derrière une façade respectable, brave homme armé de l'esprit du pionnier, et qui veut exploiter la mine qui lui assurera la fortune, jeune premier désemparé, honnête, ambitieux, qui dé-

grandiloquence, le minimum d'effets spectaculaires, un souci de vérité et de sincérité qui vous prend à la gorge. Puis, tout à coup, vers le milieu du film, un virage en épingle à cheveux. Ernesto — le démobilité — est devenu, par la grâce d'une femme-vampire, chef de bande. Et c'est le classique roman-feuilleton avec sa boîte de nuit louche, ses fusillades et son tueur au cœur tendre. Cassure brutale qui déroute et déçoit, mais qui ne brise cependant pas toutes les qualités de l'œuvre. Même dans cette seconde partie, il y a encore des moments de grande classe, comme par exemple celui au cours duquel on nous révèle la nature des relations entre Ernesto et Lydia. Enfoncez L'Age d'or, Erotikon et leurs symboles suggestifs !

Et puis, il y a Anna Magnani, truculente et perverse, inquiétante et cynique, monstrueuse d'impudeur tranquillement étalée. Amedeo Nazzari, malgré ses dons physiques et une indélébile sensibilité, ne paraît qu'un hochet aux mains de cette brutale et géniale incarnation de la luxure. Un film « à ne pas mettre entre toutes les mains ».

Jean NERY.

ner n'a ni la valeur dramatique d'Assurance sur la mort ni l'intérêt psychologique de La Femme au portrait, par exemple, et pour fixer les idées, par rapport aux autres bonnes productions policières de la saison. En cherchant bien, on trouverait sans doute des nuances dans les innombrables feuilletons scénaristes, à la clarté de l'histoire a été très visiblement sacrifiée au profit du rythme de l'action.

Mais il est difficile de ne pas se laisser prendre jusqu'à la moelle par ce récit fortifié en épisodes rococo-bollesques, émaillé de gags et épis de quelques scènes nettement érotiques. Les dernières séquences, en particulier, sont bien près de la perfection du genre.

Humphrey Bogart, terriblement à son aise, en vieux spécialiste, entre une séance de catch « au finish » et une rafale de « colt », incarne son dangereux personnage avec une sobriété de moyens et une force qui valent bien un grand coup de chapeau.

Lauren Bacall, sophistiquée, sensuelle, dégage un parfum malféique qu'on respire sans déplaisir. Je n'ai guère la façon dont les sous-titres français soulignent, non sans lourdeur, les quelques répliques « osées » du dialogue.

H. R.

DEANNA MÈNE L'ENQUÊTE : Deanna joue et gagne... sa vie. (Am. v. o.)



« LADY ON A TRAIN » Scén. : B. Belton, E. O'Brien, d'ap. Leslie Charteris. Réal. : Charles David. Int. : Deanna Durbin, Ralph Bellamy, David Bruce, Georges Coulouris, Allen Jenkins, Dan Duryeo, E. Everett Horton. Opér. : W. Bradford Lee. Déc. : E.A. Gausman. Mus. : Miklos Rossa. Prod. : Universal, 1945.

Deanna par ci, Deanna par là, Deanna par devant, Deanna par derrière, Deanna à pied, Deanna en voiture, Deanna qui rit, Deanna qui pleure — et qui chante entre temps. Ce n'est plus une mise en scène, un scénario, un décor, une mise en scène, un dialogue, un panneau de publicité tout à la fois.

Derrière, vaguement, comme toile de fond, de bien sombre histoire de gangsters, de château mystérieux et de boîte de nuit. Que voulez-vous qu'ils fassent, les pauvres mauvais garçons, les malheureux tuteurs, avec, sur le dos, une fille pareille ?

Is essayent bien de lui faire un peu peur, comme ça, sans conviction, au coin d'un bois ou au fond d'une cave :

Pouh !

Mais un fröncement de cils ou un demi-geste du petit doigt suffit à la mettre hors d'état de nuire. Cela aurait pu être inopportuniste, ou idiot. C'est visible, et même souvent drôle. Le charme certain de cette invraisemblable gosse maniérée, la valeur d'autres interprètes tels que Ralph Bellamy et la grande virtuosité technique de l'ensemble permettent ce résultat.

Et l'imagine qu'à la suite de cette performance, Deanna et son producteur sont fort satisfaits l'un de l'autre. La première enchanteresse de tenir tant de place, le second ravi d'avoir une telle mine à exploiter.

Seulement ils feraient bien de ne pas récider indéfiniment. Parce que, au bout du compte, on finirait par avoir assez de l'irrésistible Deanna. A en avoir assez comme des bonbons au chocolat aux lendemains de jours de l'an de jadis.

H. R.

UNE VIE PERDUE : Que de mauvais goût pour quelques bonnes intentions. (Américain v. o.)



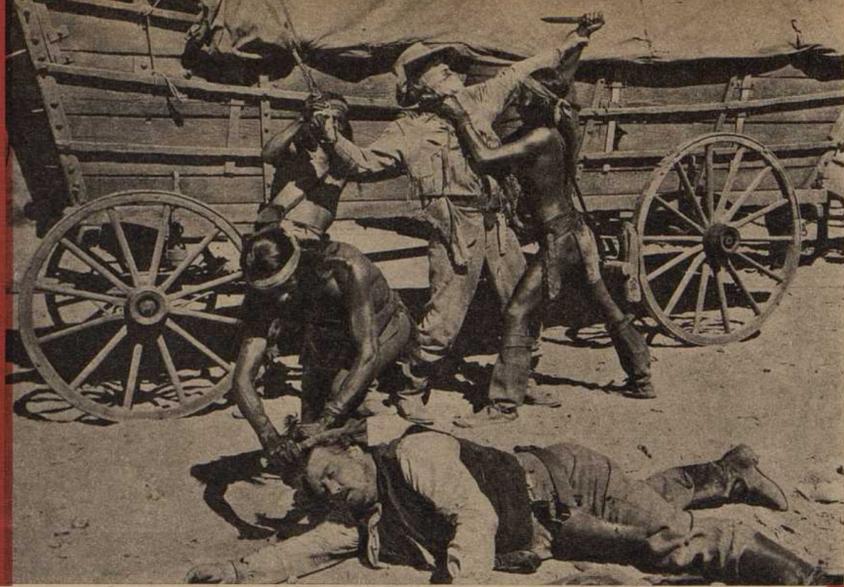
« SMASH UP » Scén. : J.-H. Lawson, d'ap. D. Parker et E. Civet. Réal. : Stuart Heisler. Int. : Susan Hayward, Lee Bowman, Marsha Hunt, Eddie Albert, Carl Esmond. Opér. : Stanley Cortez. Déc. : R.-A. Gausman. Mus. : D. Amfl-théatrof. Product. : Universal, 1947.

Comme Traquée, Une Vie perdue est un film B., fait avec un budget B., un metteur en scène B., des vedettes B., des décors B., mais sur un thème plus ambitieux, ou qui le serait s'il ne tendait à exploiter le succès de Lost week-end et d'autres œuvres chargées d'un prolongement ou d'un témoignage social. Il s'agit d'une dame que son mari, chanteur de charme à la radio, délaisse quelque peu, et qui pour cette raison sombre dans l'alcoolisme. Je parlais de Lost week-end. Nous sommes loin de compte. Au lieu que l'œuvre soit centrée sur un thème unique, amer et fort, le spectateur a droit, au nom de la recette au succès, à quelques compensations optimistes. Les chansons de charme, bien entendu, et le bébé qui sourit à l'avenir de l'Amérique (je ne sais rien d'un plus atroce mauvais goût), et les suaves déshabillés de la dame, et l'inévitable fin heureuse, contraire à toute vraisemblance, et qui vient là comme des cheveux sur la poignée. J'ajoute que film confirme quelques-uns des nouveaux défauts d'Hollywood : la rhétorique redondante, la lenteur démesurée de la narration, le mauvais goût de la surimpression, la musique emphatique. Cela dit, il y a de bonnes intentions de réalisme dans le principe de l'argument, et trois moments exceptionnels : un dialogue au téléphone, entre l'épouse qui veut annoncer à son mari la maladie de l'enfant, et le mari qui, gêné par le bruit ne l'entend pas ; un échange de paroles amères entre femmes, direct et bien venu ; un premier plan de visage féminin ravagé par l'alcool.

J. Q.

LES FILMS DE LA SEMAINE (suite)

Près de la frontière mexicaine en 1880, l'« Arizona » n'était pas encore pacifiée.



LES AVENTURES DE MARTIN EDEN : Du Jack London dénaturé (Am. v. o.)

W. L. River qui a porté à l'écran le roman de Jack London n'en a pas seulement modifié l'intrigue et les caractères : il a, ce qui est plus grave, dénaturé le sens du roman. London avait conçu une œuvre de revendications sociales. Par la voix de son héros Martin Eden, il dénonçait certaines plaies de la société et plaidait en faveur d'une amélioration des conditions de travail. Or, malgré une certaine violence, une certaine ardeur dans le ton du récit et dans la forme

ARIZONA : Un western de plus (Américain v. o.)

Scén. : C. Binyon. Réal. : Wesley Ruggles. Interpr. : Jean Arthur, William Holden, Warren William, Porter Hall, Edgar Buchanan, Opérateur : Joseph Walker. Production : Columbia. 1940.

L'éternelle épopée de l'Ouest chantée par Hollywood. Cadre : l'Arizona en 1880. Thème : une jeune femme indépendante et volontaire réussira avec l'aide d'un beau garçon, à pacifier la petite ville sans loi de Tucson et à s'y établir, selon ses vœux, propriétaire d'un ranch. L'ex-« Keystone Cop », Wesley Ruggles, auteur d'une multitude de comédies souvent heureuses, a produit et réalisé ce western puritan et conventionnel. Son scénariste attiré, le spirituel Claude Binyon n'a pas cherché autre chose qu'une intrigue de série avec des personnages stéréotypés selon les recettes les plus sûres. Ruggles, pourtant prouve qu'il est un habile maître de foules (la fête au pays) et qu'il sait parfois animer sa caméra d'un souffle épique (l'attaque du troupeau). Il a été très aidé par le versatile mais solide Joseph Walker, chef opérateur de tous les films (sauf un) de Capra jusqu'en 1947. La distribution comprend William Holden, héros un peu fade; Warren William, vilain sans conviction; les savoureuses silhouettes de Porter Hall et d'Edgar Buchanan, et Jean Arthur qui, vingt ans après ses débuts dans le western, réussit malgré un rôle rendu insipide par la censure et grâce à son adorable humour, à être une fois de plus l'héroïne parfaite du genre.

du dialogue, le film n'est qu'un simple mélodrame aux ficelles habituelles. Le roman a été dépouillé de sa substance. Le découpage de Sidney Salkow, réalisateur de la série du « Loup solitaire », est, par instants, honnête et même méritoire, mais c'est sans nul doute à Franz Planer — chef opérateur du « Chemin du Paradis », de « Maskarade » et de quelques autres films autrichiens — que revient le mérite d'avoir composé des photos habilement cadrées, bien que parfois un peu lacinement picturales. Glenn Ford, héros sympathique et dégingandé, deviendra vite un des favoris des moins de quinze

GAWHARA : Un bon film égyptien n'est pas nécessairement un bon film tout court (v. o.)

Nour - el - Hoda. Prod. : Int. Youssef Wahby et Nohas Film. Le Caire.

On retrouve à travers Gawhara cristallisés et enflés considérablement, les pires défauts du cinéma égyptien. Révolons d'abord les deux idées de base d'un scénario ultra-puéril : 1°) Le mythe de Candillon : parce qu'elle a l'âme pure et une jolie voix, la petite ramasseuse de mégots deviendra du jour au lendemain une grande vedette. 2°) La fiction du mérite récompensé : parce qu'elle est désintéressée et résignée à son sort, le compositeur au cœur sensible épousera (en vertu d'un ordre social démentiellement idéalisé), la cantatrice en haillons. Soit donc, à l'état embryonnaire et maladroitement développés, les thèmes fondamentaux de cet art d'évasion porté par Hollywood à sa perfection formelle. A déplorer sur le plan technique, des changements de plan brusques et sautillants, qu'aucun artifice de montage ne vient adoucir, et une ignorance totale des cadrages. D'autre part, du fait d'une pléthore de danses et de chansons, le rythme extrêmement lent des mélodrames orientaux impose à la caméra un rythme synchrone, d'où des séquences qui traînent interminablement. Enfin une musique qui pille indifféremment Rimsky-Korsakov, Beethoven et de Falla avec une ingénuité désarmante. Et pourtant, comparé au niveau moyen des productions égyptiennes, Gawhara prend des allures de chef-d'œuvre : la mise en scène est plus soignée que de coutume et l'on a visiblement beaucoup dépensé. Il faut évidemment tenir compte du goût cinématographique des spectateurs musulmans qui se différencie tota-

« ADVENTURES OF MARTIN EDEN ». Scén. : W.-L. River, d'ap. Jack London. Réal. : S. Salkow. Int. : Glenn Ford, Claire Trevor, Evelyn Keyes, Stuart Erwin, Dickie Moore. Prod. : Columbia. 1942.

ans : Evelyn Keyes, jeune fille fragile n'a pas grand-chose à faire. Par sa seule présence, Claire Trevor, dans un rôle fort mal défini, donne, malgré tout, au film un petit côté sensuel et un peu trouble.

TACCHELLA.

lement du nôtre, mais n'empêche que présentement, le cinéma égyptien se contente d'imiter platement les cinémas américain et français, d'où sa faiblesse : les décors sont systématiquement européens, les scénarios s'inspirent des plus sombres mélés d'avant l'autre guerre, et les dialogues cumulent les pires poncifs de Jules Mary, Eugène Sue, et Georges Ohnet. Le cinéma égyptien ne sera un art valable que du jour où il trouvera sa personnalité propre et un moyen d'expression original. Je n'ai pas parlé des acteurs ; c'est que je ne me sens pas qualifié pour le faire, je ne suis pas critique de théâtre.

AFIN DE SAUVEGARDER SON INDÉPENDANCE

L'ECRAN français n'accepte aucune publicité cinématographique

Romans et pièces à l'écran (III)

De lettre en lettre

Le manque de place m'oblige à mentionner rapidement la plupart des autres réponses : celles de Jean de la Lune, de Luna Park (un reportage de J.-J. Armorin intitulé Terre promise, terre interdite), Gérard Clément, à Montreuil (qui ne me suggère pas moins d'une trentaine de sujets, notamment La joie de vivre, d'Emile Zola), J.-J. Morvan, à Clamecy (un roman policier de G. Rhody, Le glas sonne pour chaque meurtre, qu'il destine à M. G. Clenzod), H. Duplessis, à Toulon (elle hésite entre Le Lac sale, de Pierre Benoit, et Les Allongés, de Jeanne Galzy), Mme Vidou, à Marseille (La Divine Chanson, de Myrtille Harry, avec Simone Renaud, Ginette Leclerc, J. Marchal, F. Pénier, M. Vallée), R. Figuer, à Martel (Terre promise, d'André Maurais, avec E. Feuillère, Aimé Clariond, Gérard Philippe), etc., etc.

André Prieur, à Beauvais, a joué le jeu jusqu'au bout, en m'envoyant un générique presque complet : Chatterton, d'après Alfred de Vigny, adaptation et dialogue de Jean Cocteau, réalisation de Jacques Becker, décors de Max Douy, images d'Henri Alekan, avec Reggiani (Chatterton), Nathalie Natlier (Kitty Bell), J. Descurot (le Quaker), Michel Simon (le vieux Bell), Jules Berry (le lord-maire)... Cela ne manque pas, comme on dit de crédibilité.

De grands ouvrages étrangers ont été également cités : Via Mala, par exemple, l'après roman de J. Knittel, que Simone Manoël, à Paris, imagine réalisé par Marcel Carné et interprété par Michele Morgan, Roger Pigault, Reggiani, Vanel, André Clément, Mon amie Madame la Lune, à Paris, pense à l'un des « Jaina » de Mazo de la Roche, Le Maître de Jaina (avec des emprunts aux autres romans du cycle) et me propose une distribution éclatante mais ruineuse : Margue-

BON-CONCOURS FESTIVAL

LES LETTRES françaises

L'hebdomadaire de qualité Les meilleurs humoristes Les meilleurs écrivains

Alternativement, chaque semaine, La Page scientifique

avec la collaboration de Jean ROSTAND

La « Page des Grands Procès » sous la direction de M^e Maurice GARÇON

Administration-Rédaction : 60, rue de Courcelles, PARIS-8^e

GRANDIR de 10 à 20 cm., devenir élégant, sveltes et FORT Succès garanti. Env. not. du Procédé Breveté, discret et gratuit. Institut Moderne n° 219, Annemasse (Haute-Savoie).

VOTRE HOROSCOPE

Etude sérieuse, individuelle. Précision étonnante, conseils, directives. Périodes de chance pour 3 ans. Envoyer date naissance et 50 fr. à SCIENTIA (S. H.), 44, rue Laffitte, PARIS

Prête-moi ta plume

rite Moréno, Gravey, Marchal, Dacquine, Gérard Philippe, Mercanton, Simone Renaud, Hélène Perdrière, R. Clément, Blanchette Brunoy, Maria Mauban, Sylvie, et Clariond, et Salort, et Debucourt... J'en vois trente-six étoiles, si j'ose dire ! Enfin R. Tailleux, à Gradignan, expert en lettres et films américains, désigne, avec des arguments d'ailleurs fort pertinents, mais pour des interprètes hollywoodiens, les livres de John dos Passos, puis La Moisson rouge, de Diashiell Hammett et On achève bien les chevaux, de Horace Mauc Coy... Il y a bien de quoi faire mourir de saisissement M. Eric Johnson et ses censeurs !

Hommage à Roger Martin du Gard

Terminons sur une action de grâce à l'adresse de Gertrude, à Paris. C'est à elle que je dois l'idée de cette petite enquête. Elle souhaitait que l'on porte à l'écran les Thibault, de Roger Martin du Gard ; c'est l'œuvre puissante, large et durable de l'un des plus grands romanciers d'aujourd'hui. On voudrait, en effet, que le cinéma, en s'en inspirant, révèle aux foules le nom d'un écrivain qui n'a pas (en France) la renommée à laquelle il a droit. La charmante Gertrude ébauche une première distribution : Renée Fourie (Janny), Jean Desailly (Jacques), Chevrier (Antoine), Georges Marchal (D. de Fontanin)... Inch' Allah !

PETIT COURRIER

♦ C. Vilain, à La Rochelle. — Les Sept Giffes : Lillian Harvey et Willy Fritsch. Bichon : Victor Boucher, Marguerite Deval et Marcel Vallée, La Femme aux tigres : Hertha Keller. ♦ J. Vermorin, à Valenciennes. — Jouer « rentré » : en douz de ses possibilités, avec sobriété, cache et contre-cache, écrans dont on se sert pour limiter le champ de l'objectif. Vedettes ayant réussi sans passer par le théâtre : Annabella, J.-P. Aumont, Préjean, quantité d'Améri-

Cheveux magnifiques! SHAMPOING MARCEL

Votre Portrait par Roger Forster le premier des photographes-cinéastes TRENTE ANS DE CINEMA 15, rue Michel-Ange Paris (16^e) JAS. 13-92

VOTRE BONHEUR ET VOTRE REUSSITE sont entre nos mains. L'ARTISAN DE LA CHANCE ET DU BONHEUR. Etude sérieuse, individuelle. Précision étonnante, conseils, directives. Périodes de chance pour 3 ans. Envoyer date naissance et 50 fr. à SCIENTIA (S. H.), 44, rue Laffitte, PARIS

cains, etc. Pas d'accord pour Toni, qui me plat, et assez d'accord pour Le Tonnelier, qui ne casse rien. Amitiés. ♦ C.C.C., à Saint-Cloud. — Le mieux est nos soins, nous transmettrons. ♦ E. Clerfayt, à Courtenay-les-Bruxelles; J. Osidala, à Chalons-sur-Marne; R. S., à Paris. — Vous pourriez consulter utilement le livre de Charles Ford, qui vient de paraître aux éditions Jean Vigneau : Ecrire pour le cinéma. ♦ G. Keys, à Metz. — Dans Mildred Pierce, le premier mari de Joan Crawford fut effectivement avec la dame blonde, mais il n'est pas uni à elle par les sacro-saints liens du mariage. Roger Richet, réalisateur et producteur, dirige la firme qui porte son nom, La Botte de Por. Films Warner. Mission spéciale : C.F.D.P. Gunga Din : R.K.O. ♦ Maurice Darcheville, aux armées (en Allemagne). — Lais Mariano est Espagnol. ♦ M. P. Paulhine, à Paris. — Non, il n'y a jamais eu de chagrin dans Fantasia. Heureusement. ♦ Gagné, à Meknès-Plage. — Tachella est une chose, J.-Ch. Reynaud une autre chose. Peut-être le second s'est-il inspiré de l'article du premier. ♦ Francis Ford, à Marseille. — Les extérieurs de La Symphonie pastorale ont été tournés en Suisse, à Château d'Oex. Pour la musique de ces films, informez-vous auprès de Pathé-Cinéma, 6, rue Francœur, à Paris. Je ne crois pas qu'il existe une production chinoise très sérieuse. ♦ A. Devallon, à Paris. — Merci pour les cartes, à jeune fumeur cinéophile. Nous me demande le charme de Champeillon, qui sait soigner ses programmes. Et nous voudrions bien commenter les « reprises », mais la place nous manque. Pour Odette Joyeux, oui. Pour Rita Hayworth, je ne sais pas du tout. Pour le reste... trop de questions, mon ami, je n'ai qu'un stylo.

♦ Moise Denis, à Beauvoir-sur-Mer. — Vous me demandez la liste des films tournés de 1931 à 1940, avec leur distribution complète, « si toutefois c'était possible ». Mais comment donc, je vais m'y mettre tout de suite ! En attendant, puisque vous êtes au bord de la mer, donnez-moi un renseignement, à votre tour : combien de grains de sable y a-t-il dans un mètre carré de plage ? « Si toutefois c'était possible... » ♦ C.-J. Veillot, à Paris. — Vos comptes rendus des séances du Ciné-Club me remplissent de joie... Je les publierai, si j'avais de la place, et si je ne craignais pas les foudres de mon ami Filméas Fogg.

ROUGE A LÈVRES RIVAL

1/3 spécial pour jeune fille

MARIAGES

Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'Office de publicité de l'Écran français, 142, rue Montmartre, Paris, accompagnées de leur montant : 120 francs la ligne de 34 lettres, chiffres, signes ou espaces, majoré de 3 % de taxes. Les réponses doivent être envoyées à la même adresse, sous double enveloppe cachetée, timbrée à 6 francs, avec le numéro de l'annonce au crayon.

MESSIEURS CAPITAINE aviat. 35 ans, actuellement indochine, désire mariage av. jeune fem. 25 à 30 ans, très jolie, affectueuse, tr. sérieuse. Joindre photo si possible N° 554. HOM. abt région par. 50 a., jne, esp. et allu. aim. beau. cin., théât. et dan. dés. corr. sv. fem. m. goûts pr. écri. impress. et sort. N° 555.

ENTREPRENEUR 40 a. ch. J. f. mince, gale, moins 26 a. p. sortie voiture, cin., théâtre. N° 556. PARIS J. H. disp. moto, rech. comp. J. F. agr., jol. pr. promenades. J. photo. N° 552. J. H. 22 a. aimant arts, dés. corr. J. F. Faites-nous confiance et nous vous en rendons compte. N° 553.

MARIAGES toute situation et région sans commission. Envoi fermé, discret, liste 500 parties. 20 fr. timb. Etoile-Foyer, à Annemasse.

Enamorada n'a pas plus mon agrément que le vôtre. ♦ La folle, à Montigny. — Vos propos m'enchantent toujours : j'aimerais bien voir la tête que vous avez. Le titre anglais de L'Honorable Monsieur Sans Gêne est The Rake's Progress, c'est-à-dire La Carrière du voué, d'après une série de planches fameuses de Hogarth.

♦ Chetreaux, à Melk. — Il y a un bureau du Festival de Cannes à Paris, 8, rue Montpensier. ♦ Roger Ponsot, à Marseille. — Les scénaristes de Judo ! Je vous avoue que je n'en sais rien... Vous devriez vous informer à la Cinémathèque, 7, avenue de Messine. A moins qu'il ne se trouve, parmi mes lecteurs, une âme libérale et savante... ♦ R. R., à Alger. — C'est de René Clair que je parlais. Mais il n'est pas le seul : la plupart des réalisateurs lisent ce qu'on leur soumet. ♦ A. Franquin, à Jallies. — Des photos de Western ? A votre place, je chercherais auprès des firmes américaines, à Bruxelles (vous trouverez les adresses dans l'annuaire des téléphones). ♦ Mme la Lune, à Paris. — A l'Athénée, dans une tragédie d'Eschyle, je crois. Sapez-vous que Lawrence Olivier tourne Hamlet ? ♦ P. Hacava, à Bagnos. — L'Empreinte du Dieu : P. Blanchar, Annie Ducaux, J. Dumesnil, Blanchette Brunoy, Ginette Leclerc, Larquey. Films de Louise Carletti : Les Gens du voyage, Terre de feu, L'Esclave blanche, Jeunes Filles en détresse, L'Enfer des anges, Le Diamant noir, Macao (L'Enfer du feu). Nous, les gosses, Le Club des soupriants, Amélie et le Donne blonde, L'Assassin à pour la nuit, Patricia, Nous ne sommes pas mariés, Des jeunes filles dans la nuit, L'Ennemi sans visage, Le Village de la colère, L'Homme traqué, Fausse Identité, La Renégate.

♦ P. Bostman, à Liège. — Lettre transmise. Avant Les Disparus de Saint-Apli, Christian Jaque avait notamment réalisé : Bion d'or, L'Aïroce Hénaque, Vitaine Histoire, Le Père Lampion, Sacré Léonce, La Sonnette d'alarme, Le Contrôleur des wagons-lits, La Famille Pont-Biquet, La

Maison d'en face, On ne roule pas Antoinette, Compartiment de dames seules, Voyage d'agrément, Rigolboche, Monsieur Personne, Les Dégoûtés de la 11^e, Un de la Légion, François 1^{er}, Ernest le rebelle, Les Perles de la couronne... Il faut que jeunesse se passe !

♦ Gabriel, à Meknès. — L'Histoire de la technique cinématographique de Jean Vivès est un livre à recommander. Les ouvrages de Jean Epstein sont excellents, mais un peu particuliers. D'une manière générale, la meilleure histoire du cinéma est toujours celle de Bardeche et Brailach, hélas ! introuvable. Vous devriez consulter La Revue du cinéma, 20, place de la Madeleine, Paris, qui publie, depuis ses débuts, une bibliographie complète de ce qui a trait au cinéma. ♦ A. Legeay, à Poitiers. — Votre concours du vieux jeu premier sportif serait indiscutablement passionnant, si l'on ne savait à l'avance (et cela gâte tout le plaisir) qu'il ne pourrait être gagné que par notre petit ami Sinoël.

♦ Alfred, à Bruxelles. — Jean Delannoy a réalisé : Une vocation irrésistible, Club de femmes, Le Diamant noir, Macao (L'Enfer du feu), Fievers, L'Assassin à pour la nuit, Pontcarra, L'Éternel Retour, Le Bossu, La Part de Fombré, La Symphonie pastorale. Il achève en ce moment Les Jeux sont faits, et se propose de réaliser une Princesse de Clèves. ♦ G. Lerner, Ecole de l'Alliance, à Meknès (Maroc) cherche les numéros 5, 7, 10, 18, 11, 13, 16, 18, 20, 26, 28 à 33, 35, 37, 39, 41, de L'Écran Français, et souhaite qu'un autre lecteur, les possédant en double, consente à les lui céder.

♦ Dupuis-Doucet, à Paris. — Je ne connais pas de cours par correspondance pour apprendre à faire de la critique cinématographique... Faites-en, envoyez-les moi, je vous dirais ce que j'en pense. C'est en écrivant qu'on devient écrivain, comme le dit fortement Raymond Queneau.

Lami Pierrot

Le cosmétique pour cils aux 6 COULEURS ENCHANTÉES



Pourquoi le Ricils fait les yeux plus beaux, les cils plus longs, le regard plus profond.

VOUS avez comme 9 femmes sur 10 des yeux changeants — avec l'iris aux couleurs nuancées (iris caméléon) — si bien que pour illuminer votre visage il vous suffit de brosser vos cils avec l'une des 6 Teintes Enchantées de Ricils, le seul cosmétique préparé avec les nouveaux « colorants-révélateurs ». Aussitôt la couleur de vos yeux s'éclaircit. En même temps vos cils paraissent plus beaux et brillent d'un éclat soyeux et sombre qui, en agrandissant vos yeux, donne au regard une profondeur d'expression inoubliable. Le seul à l'huile de ricin, le cosmétique Ricils nourrit le cil, l'assouplit et le rajoute à tel point que les cils desséchés ou cassants se remettent à pousser vigoureusement, magnifiquement colorés, lustres et courbés. Avec le vrai Ricils employez le Fard-paupières Ricils, disponible maintenant en 10 Teintes Enchantées. Le soir avant de vous coucher, employez la Crème Ricils à base d'huile de ricin, qui fait pousser les cils.

ABONNEMENTS Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 10 francs. FRANCE ET COLONIES Six mois... 380 fr. Un an... 750 fr. ÉTRANGER Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Six mois... 500 fr. Un an... 900 fr. Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH

M. PELLICULE fait des trucages... par Jacques FAIZANT

TRUCA VOYONS VOYONS QUI S'EST SEUVI DE CETTE TRUCA? JE NE M'Y RETROUVE PLUS! J'AI FAIT TOUT ÇA A PEU PRES! J'ESPERE QUE ÇA IRA! ET MAINTENANT. IL N'Y A PLUS QU'À ATTENDRE.

ROBERT DHERY : FILOCHARD



MAURICE BAQUET :
RIBOULDINGUE



RELLYS : CROQUIGNOL

LES PIEDS NICKELÉS *jouent aux gendarmes et aux voleurs*

Les « Marx Brothers » français viennent de naître devant la caméra de Marcel Aboulker. Les Pieds-Nickelés sont sortis de leur album d'images. Maintenant que les voici en liberté, personne ne sait trop quelles seront les limites de leur fantaisie débordante et de leurs ruses machiavéliques... On n'est même pas tranquille en les voyant en prison, tant on se méfie de leur habileté à en sortir.



COUP DE THEATRE DERRIERE UNE LESSIVE :
LA MARECHAUSSEE N'EN CROIT PAS SES YEUX

De fait, les extérieurs qu'ils viennent de tourner dans la paisible vallée de Chevreuse leur ont donné l'occasion d'une magnifique partie de « voleurs-gendarmes » avec les trois brigadiers chargés de les arrêter. Les Pieds-Nickelés s'apprentent maintenant à révolutionner un institut de beauté et à faire des ablutions mouvementées dans la piscine d'un bain de vapeur.



L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE, ET CE BRIGADIER, QUI N'EST
AUTRE QUE RIBOULDINGUE, N'A SUREMENT PAS RAISON

QUAND UN BAGNARD VOUS TOISE DE CETTE FAÇON EN OUVRANT LUI-
MEME LA PORTE DE SA CELLULE, ON NE PEUT RIEN LUI OPPOSER

L'ECRAN (français)
Paris-Cinéma